

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François-Marie BUSSARD

Les livres : Cours de Morale, Le Cordon d'argent, La Divine Comédie, Le Psaume de Savonarole, Critique, Une biographie, Un antependium, Une mosaïque, Publications scientifiques

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1941, tome 40, p. 44-48

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

LES LIVRES

Cours de Morale

M. le chanoine Marc Dalbard, ancien Supérieur du Grand Séminaire de Fribourg, a publié, chez Fragnière Frères, éditeurs, à Fribourg, un « Cours de morale » qui retient l'attention. Nous ne rappellerons pas, après tant d'autres, la valeur de ce travail qui a été accueilli avec une ferveur marquée. C'est le fruit d'une longue expérience dans l'enseignement théologique. C'est aussi le résultat d'une claire vision des nécessités modernes considérées sous l'angle des premiers principes. A la suite de M. C. Trezzini, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Fribourg, dans la préface du volume, nous dirons : « C'est une véritable jouissance intellectuelle que de parcourir ce travail, remarquable par sa doctrine et sa logique, qui s'épanouit graduellement des premiers principes de la moralité jusqu'aux dernières applications aux situations très variées, dans lesquelles l'homme se trouve nécessairement en raison même de sa nature. En effet, poursuit M. Trezzini, une fois les principes généraux dégagés de toutes les déformations et les faussetés et établis sur leur base véritable, qui est la loi naturelle et, en dernière analyse, Dieu Créateur de l'Univers, M. le Dr Dalbard, montant échelon après échelon, expose les règles de moralité que l'homme doit suivre — s'il ne veut pas gâcher sa vie et manquer sa fin dernière — dans ses rapports avec Dieu, le prochain et lui-même. D'où cette captivante série de chapitres, consacrés les uns à la morale religieuse, les autres à la morale personnelle, d'autres encore à la morale sociale, où l'homme pris individuellement, le membre de la famille, le citoyen, l'homme d'Etat et l'Etat lui-même dans les rapports internationaux sont mis en face de leurs devoirs et de leurs responsabilités respectives. L'acte humain y est disséqué avec une psychologie parfaite dans ses éléments constitutifs d'intelligence, de volonté et de liberté, pour mesurer ensuite et fixer le degré de responsabilité, qui revient à chacune de ses espèces. En même temps qu'un traité de morale éclairée par les données de la Révélation divine, l'ouvrage de M. le Dr Dalbard est un livre de psychologie profonde et de saine pédagogie. »

Rendant compte de ce livre, Mgr Dévaud, professeur à l'Université de Fribourg, a dit très justement : « Tous les lecteurs tireront grand avantage à méditer ce traité objectif et rigoureusement logique, tout en restant si compréhensif, si humain, en particulier les avocats et juristes, les médecins, les hommes politiques, les hommes d'affaires, les publicistes, les éducateurs, sans oublier les maîtresses ménagères et les infirmières aux devoirs professionnels desquelles l'auteur a consacré une douzaine de pages d'affectueux conseils. (« Liberté » du 8 octobre 1940)

Comme on le voit, c'est à large diffusion qu'est promis l'ouvrage de M. le chanoine Dalbard. Le bien qu'il fera récompensera auteur et éditeurs de leurs efforts éclairés.

Le Cordon d'argent

M. Léon Savary n'écrira jamais de livre qui laisse indifférent le public lettré. Si sa profession de journaliste parlementaire lui vaut l'audience assidue des lecteurs de la « Tribune de Genève », ses « En passant » du même journal attirent l'attention tantôt amusée ou mordante, tantôt joyeuse ou sereine de ceux qui aiment que d'autres commentent pour eux les événements du jour. Et comme le journal ne suffit pas à recevoir la confiance de tout ce qu'un homme d'esprit peut avoir à dire à ses contemporains, il y a les livres. Grâce à Dieu, tous ne sont pas à ranger dans le rayon de ces infectes bouquins dont l'indigence intellectuelle va de pair avec le débraillé de l'écriture. Nous possédons en Suisse romande des écrivains de race dont les messages sont autant de fraîches lumières qui enrichissent et réconfortent. C'est aux premiers rangs de ceux-là que nous plaçons M. Léon Savary.

Pour avoir dit amicalement à ce dernier que nous l'avions trouvé passablement « rosse » dans son « Collège St-Michel », nous avons eu le plaisir délicat d'exprimer notre joie lorsqu'il nous fit tenir la « Chartreuse de la Valsainte ». Aujourd'hui, même antienne à propos du « Cordon d'argent » (Éditions Victor Attinger, Neuchâtel), dont la lecture nous a valu des heures d'intense émotion. A qui doutait des ressources de M. Savary, s'il avait le malheur de sortir d'un certain genre piquant et agressif, voilà une réponse magistrale que seuls les benêts ne comprendront pas.

Pour juger cette œuvre nouvelle qui fut accueillie avec une faveur méritée, doit-on recourir à l'analyse détaillée des dix chapitres du roman ? Autant demander que nous les transcrivions comme un collégien de 15 ans qui fait une composition-fleuve ! — il y en a encore, ce qui prouve que les jeunes gens d'aujourd'hui sont moins paresseux qu'on le prétend. Deux choses sont à relever : c'est à Genève, dans le milieu des Bellettrien, que se situe le roman ; c'est l'amitié, avec ses naissances prévues ou imprévues, ses développements normaux ou ses à-coup malheureux, ses conclusions laborieuses ou magnifiques, qui sert de thème au livre.

Que Belles-Lettres aient les sympathies de M. Savary, nous n'avons pas à contredire : on aime toujours le groupement de jeunesse dont on a fait partie et où l'on a trouvé de la joie, du nerf, peut-être même des raisons de vivre. M. Savary n'a certes pas voulu plaider une cause, mais il l'a bien gagnée quand même.

Que dans une société de jeunes, les amitiés se nouent et se dénouent, rien de plus naturel. Observer comment cela se fait, le dire avec cet art subtil du conteur qui s'oublie pour ne laisser parler et agir que ses personnages, n'est pas à la portée de chacun. C'était dans les cordes de M. Savary, et il n'a pas manqué de les pincer toutes avec un doigté et une finesse que d'aucuns peuvent lui envier. C'est ainsi qu'il a esquissé les caractères d'une douzaine de jeunes et de vieux avec une rare maîtrise. N'en avons-nous pas connus qui leur ressemblaient comme des frères ?

Esquisser seulement n'aurait pas suffi pour faire « tenir » l'histoire : M. Savary s'est attaché à peindre l'un ou l'autre de ses personnages et il l'a fait de telle manière qu'on perçoit les fibres

les plus secrètes de leur âme. Rien n'est plus beau que ces figures de Jean-Louis Moraine, protestant, et de Pascal Eyraud, catholique, que les discussions sur le problème religieux rapprochent au lieu de diviser : la charité les unit et rend leur affection si profonde qu'au moment de la mort de Pascal, « le jeune protestant récita la prière des chrétiens pour aider le jeune catholique à entrer, les reins ceints et la lampe allumée, dans la vallée de l'ombre de la mort. »

Et il y a Simon Rouvet, le perfide, le corrupteur : plus à plaindre qu'à blâmer peut-être. On l'a vu quand il s'est adressé à Pascal, qui agonisait : « Pardonne-moi, Pascal ». Il y a le faible Jean-Jacques Despierre, l'excellent Manon Aubry, l'énigmatique Mourad Chebkir. Le psychologue s'est penché avec tendresse et virilité sur ces jeunes dont il a saisi l'intime candeur ou la violence révolutionnaire. Ce Manou qui « ignorait l'importance d'un geste, à certaines minutes décisives », n'est-ce pas chose vraie ? Ce « pouvoir de la jeunesse de vivre avec intensité le moment présent », n'est-ce pas juste et nécessaire à dire à propos d'un fait ?

Faut-il maintenant que nous chicanions M. Savary sur certaines remarques ou certains exposés qui, comme celui de Pascal à Jean-Louis Moraine sur l'exégèse, n'indique pas avec assez de netteté les corrélations qui existent entre le dogme et l'exégèse ? Ce sont là petites défaillances qui n'enlèvent rien à la solidité de l'œuvre, au charme qui s'en dégage. Plus : c'est l'émotion la plus pure qui vous saisit à certaines pages où l'auteur traduit dans son style dépouillé et limpide la fleur exquise des plus délicats sentiments.

«... avant que se rompe le cordon d'argent, que se brise l'ampoule d'or, se détache le seau sur la fontaine, que la poulie se détache sur la citerne, avant que la poussière, faisant retour à la terre, redevienne ce qu'elle était... » (Eccl. XIII, 6-7), il fallait que M. Savary écrivît ce roman de l'amitié où l'artiste au cœur chaud a fait vivre des âmes qui nous sont devenues chères.

La Divine Comédie

Au Père Berthier, dominicain, dont la mémoire n'est pas près de s'éteindre¹, nombreux sont ceux qui doivent d'avoir appris à connaître la Divine Comédie du « plus grand des poètes chrétiens, du plus grand des poètes », Dante. Mais il en est beaucoup d'autres qui ne peuvent trouver le loisir de lire le chef-d'œuvre de l'Alighieri. A ceux-là le Père Berthier a pensé également : il a écrit à leur intention un résumé de cette œuvre immortelle que Dante-Edition, à Genève, vient de publier. Qui mieux que le savant dominicain pouvait en si peu de pages nous révéler la moelle de la Divine Comédie ? Qui mieux que lui pouvait nous en faire pressentir la beauté ? A sa suite, on fait avec le père de la poésie italienne le voyage en « Enfer », au « Purgatoire » et au « Paradis » éclairés que nous sommes au préalable par un commentaire judicieux.

¹ Cf. *Echos de St-Maurice* de juin-juillet et d'août 1939 : le R. P. J. E. Delaquis, O. P., y faisait revivre la figure attachante de Joseph Berthier, étudiant modèle.

Le Psaume de Savonarole

C'est le Père Berthier encore qui nous fera connaître plus intimement l'âme du grand moine de Florence, Savonarole. L'histoire nous avait habitués à voir en lui l'une de ces troublantes personnalités du moyen âge qui retiennent à la fois la curiosité et l'admiration. En lisant le « Psaume » qu'il a écrit à la gloire de Jésus dont il chante la majesté, la beauté et la bonté au milieu de ses angoisses et de ses malheurs, c'est le poète épris de l'amour de son Dieu, plein de sincérité et de fougue que l'on découvre. Dans la traduction qu'en donne le P. Berthier, le « Psaume » du moine-tribun conserve toute la poésie passionnée des jeux d'antithèses et des images du psalmiste moyenâgeux. Mais au contact de ce cœur ardent, nous sommes édifiés et élevés.

De substantielles notes historiques enrichissent cette brochure publiée par les soins de Dante-Édition, à Genève.

Critique

A l'Office du livre catholique (Piazza Ponte S. Angelo, 28), à Rome, le R. P. Léon Veuthey, professeur de philosophie à l'Athénée de la Propagande, vient de faire paraître une troisième édition de son ouvrage intitulé : « Critica — De valore objectivo cognitionis disquisitio ».

L'importance et l'actualité de cet ouvrage résultent du fait que le problème de la connaissance est le fondement de toute philosophie et de toute question d'ordre spéculatif et pratique. Puisque, en effet, la connaissance est la source de tout savoir dont dépend tout l'agir, il est manifeste qu'une étude approfondie de sa valeur constitue le problème des problèmes. Vaines seraient nos démonstrations si la valeur objective de la raison et de la connaissance n'avait été au préalable rigoureusement établie. C'est ce qu'a voulu mettre au point le R. P. Veuthey dans son magistral ouvrage.

Une biographie

M. le Dr Edouard Wymann a consacré au Père Maurice Gisler, Prieur de l'Abbaye bénédictine de la Dormition de la Vierge à Jérusalem, une biographie du plus haut intérêt. Elle est écrite en allemand. Le Père Gisler, originaire du canton d'Uri, ne songea tout d'abord pas à entrer dans les ordres. Il fut peintre, sculpteur, architecte. Il voyagea beaucoup, en Allemagne, en Italie. Pendant la guerre mondiale il fut prisonnier des Anglais. Ce n'est que vers l'âge de 40 ans qu'il fut ordonné prêtre en qualité de bénédictin de l'Abbaye de Beuron. Il se rendit ensuite à Jérusalem où il devint Prieur de l'Abbaye de la Dormition de la Vierge. Il se livra à des travaux archéologiques et hagiographiques, magnifiquement servi qu'il était par l'étendue de sa culture et l'agrément de son caractère.

La brochure de M. Wymann, résumée comme ci-dessus, a évidemment l'air de ressembler à tant d'autres opuscules qui racontent l'existence édifiante de quelque personnage. Ne vous y trompez pas, lecteurs, car l'auteur y révèle un tour d'esprit très particulier, extrêmement agréable et enjoué qui fera les délices de ceux qui se la procureront et qui entendent l'allemand. (Beilage « Christliche Kultur », Nrm. 16-19, 1940).

Un antependium

Sous le titre « Der Medaillon-Teppich ; Ein frühgotisches Altarantependium », M. Gustave Keller a consacré une étude extrêmement consciencieuse et fouillée à une étoffe remarquable conservée au musée historique du château de Thoune. Il s'agit d'une pièce de broderie en soie qui devait servir, selon toute probabilité, d'antependium à l'autel majeur de l'église de Thoune, dédiée à saint Maurice, au commencement du XIV^e siècle. L'étude que fait M. Keller du saint Maurice brodé au centre du tapis établit que l'ouvrage est de la fin du XIII^e ou du premier tiers du XIV^e siècle.

La brochure de M. Keller est richement illustrée et apporte une intéressante contribution à l'iconographie de saint Maurice.

Une mosaïque

L'actif doyen de Porrentruy, M. le chanoine Albert Membrez, vient de faire placer au porche de l'église Saint-Pierre une mosaïque représentant le Bon Pasteur. C'est une œuvre de M. Mauméjean, artiste fin et expérimenté, qui a représenté le Christ donnant à saint Pierre l'investiture solennelle qui le rendra son Vicaire sur terre et Pasteur de toutes les âmes.

M. le chanoine Membrez décrit, dans une plaquette éditée à l'Imprimerie St-Augustin, à St-Maurice, cette mosaïque du plus bel effet et il en situe la signification à l'entrée de la vieille église de Porrentruy, dédiée au prince des Apôtres.

Publications scientifiques

MM. Jean Pittard, docteur es sciences, et Jean-L. Petit-Pierre, président de la Société suisse de spéléologie, ont publié dans le Bulletin de cette Société, une étude documentée et savante sur *La source thermale de Saillon et les vœûtes de la Salentze* (Imprimerie de la « Tribune de Genève », rue du Stand 42, Genève). Les eaux de cette source thermale sont richement minéralisées et ce sont elles qui ont contribué à l'édification des grosses protubérances de tuf sous lesquelles coule la Salentze.

Non moins savante est l'étude de M. Frédéric Montandon, parue aux Etudes rhodaniennes, dans la « Revue de Géographie régionale » (Vol. XVI, 1940-1941, N° 2) sur *Le Loess d'Évionne (Valais)* (Imprimerie de M. Audain, 3, rue Davout, Lyon). Le loess, c'est de la poussière extrêmement fine soulevée par le vent dans les airs, puis redéposée à terre, et non pas du limon déposé par les eaux de ruissellement. M. Montandon a voulu montrer pourquoi l'on a pu découvrir, sur le cône du Bois-Noir, les restes d'une industrie (bracelets) datant d'avant notre ère, alors que les coulées de la grande catastrophe de Tauredunum se sont accumulées en cette région plus d'un demi-millénaire après Jésus-Christ.

M. Emile Vuarnet, membre de l'Académie Chablaisienne, a procédé à de patientes et minutieuses *Recherches sur la langue des anciens Ligures*, langue parlée en Gaule à l'époque du bronze. Il les a condensées dans une étude parue au tome XLV des Mémoires et Documents publiés par l'Académie Chablaisienne (Tirée à part en brochure par l'Imprimerie Dubouloz, à Thonon-les-Bains, 1940). L'auteur a rassemblé dans son travail un certain nombre d'indices tendant à démontrer l'origine sémitique des Ligures.